« Les Invisibles » par Louis-Julien Petit.

Sortie en salles / Mercredi 9 janvier 2019.

A Elise.

Lady Di, Brigitte Macron, Beyoncé et les autres trépignent devant les grilles de L'Envol. Enfin, pas les vraies, mais des femmes sans-abri qui se choisissent un pseudonyme lorsqu'elles viennent trouver un peu de répit dans ce centre d'accueil de jour pour femmes dans le Nord. Une douche, un café, quelques heures au chaud.

Elles saisissent aussi la main que leur tendent les travailleuses sociales Audrey et Manu, et les bénévoles comme Hélène. Mais un jour, le couperet tombe : seulement 4% des femmes accueillies à L'Envol ont réussi à se réinsérer. Bien trop peu pour la municipalité, qui *« ne peut plus continuer à dépenser sans résultats »*, et en conclut qu'il faut fermer le centre. Manu et Audrey décident d'y installer clandestinement un atelier thérapeutique et un dortoir.

Cinq ans après son premier long métrage, *« Discount »*, dans lequel les employés d'un supermarché *low cost* se rebiffaient, Louis-Julien Petit orchestre l'acte deux d'une désobéissance civile jubilatoire. Avec **« Les Invisibles »**, il réussit un tour de force : transposer une saisissante matière documentaire sur le quotidien des femmes sans domicile fixe en pétillante comédie sociale.

Le casting, porté par quatre attachantes figures de résistantes : Audrey Lamy et Corinne Masiero, si sincères en assistantes sociales risque-tout, Déborah Lukumuena, exquise tornade, et Noémie Lvovsky, parfaite *« Bree Van de Kamp de Roubaix »*. A leurs côtés, on découvre Dalida ou Edith Piaf, une dizaine de femmes qui, toutes, ont connu la grande précarité ou la rue et, pour beaucoup, tiennent ici leur premier rôle, parfois inspiré de leur propre vie. Dirigées avec humour et filmées avec cœur, elles se révèlent.

La justesse est aussi dans l'équilibre entre *feel good movie* et cinéma engagé. Si ce fol épisode de solidarité se joue surtout entre les murs protecteurs de L'Envol, il laisse entrevoir la violence de la rue par touches subtiles - quand la caméra s'attarde sur le mobilier « anti-SDF » qui a envahi les centres-villes, quand les silhouettes usées bringuebalent des cabas contenant toute une vie à bout de bras, ou quand une agression sexuelle est suggérée.

Au fil de ce film régénérant, ces femmes, représentées comme rarement au cinéma, ne nous apparaissent plus comme des SDF invisibles, mais comme des êtres aux vies, aux personnalités et à la vitalité précieuses. Entre Ken Loach et Stephen Frears, Louis-Julien Petit impose un cinéma citoyen. Le cinéaste nous donne envie de lutter, à notre tour, contre l'inacceptable. A rendre *« visibles »* **« Les Invisibles »**, par le cœur et par les actes. *« Ce que vous avez fait aux plus petits d'entre les miens… »*

Sœur Hélène Feisthammel